

Villa

Bernasconi

Daniel

Demont

Yves

Godin

Jonathan

O'Hear

Victor

Roy

Lumiere(s)

<i>Lumière(s)</i> Hélène Mariéthoz	4-5
<i>No Comment</i> Daniel Demont	6-9
<i>Oh my ghost!</i> Yves Godin	10-13
<i>Un parapluie, un écran, un aquarium</i> Jonathan O'Hear	14-17
<i>Geared tubes</i> Victor Roy	18-19

Souvent, les expositions naissent de rencontres avec des artistes, des œuvres, des univers que l'on souhaite faire connaître. Rarement elles partent de thématiques afin d'éviter le carcan didactique ou l'emprise du sens sur la spontanéité. Là, elle naît d'une constatation : quand on se souvient d'un spectacle de danse, on pense à sa lumière. Le halo confortable de celui-ci ou le stress hypnotique de saccades de néons fondent le cadre dans lequel viennent s'inscrire les mouvements (de danse, de musique). Les images nous parviennent émues, la tristesse lumineuse, l'inquiétude tangible. La lumière porte un pan sensible que la vue seule ne reproduit pas.

Parfois, la mémoire s'irrite. Comme au souvenir de *Mùa*, solo d'Emmanuelle Huhyn créé en 1995 qui se déroule totalement dans le noir et duquel émerge la danse comme de l'origine du monde. Aujourd'hui encore l'irritation persiste, mêlant incompréhension et admiration au souvenir de ce noir et de ses nuances. C'était une révolution. Nous n'avions pas les moyens de la comprendre, mais nous l'avions sentie. Yves Godin, l'éclairagiste, avait repoussé une limite, nous avait fait trébucher. Il est parmi les invités de la Villa Bernasconi avec une installation qui documente toutes les lumières de scène qui l'accompagnent et le portent, sa mémoire à lui, son archive, sa source. Au milieu de son dispositif, on est comme logé dans son espace mental.

Diffraction, de Cindy Van Acker est une pièce créée en 2011 qui réunit 6 solis pour 6 danseurs autour de la question de l'onde

qui se propage et se transforme quand elle rencontre un obstacle. Le programme précise que les interprètes sont 6+1 et prend en compte la lumière diffusée par les néons qui scannent la scène, donnent un rythme au mouvement et propagent inquiétude et fascination. L'installation lumineuse de Victor Roy frappe l'imagination, dépasse la rétine et s'inscrit loin dans ces impressions qui ont peu de mots pour les décrire. Il ne la présentera pas à la Villa Bernasconi puisqu'elle part en tournée avec la compagnie. Les deux pièces présentées ici seront nouvelles, peut-être porteront-elles des traces de danse et de plateau, même si le jeune éclairagiste genevois les conçoit toutes de manière autonome.

Le choix des invités s'est fait à partir de ces souvenirs de danse. Qu'est-ce qui a ébloui ? Sur les scènes lémaniques, les maîtres en matière lumineuse ne manquent pas. Et Daniel Demont, pour qui est du métier, en est le magicien. Ils savent reconnaître la sophistication de ses inventions derrière l'extrême simplicité de ses installations qui toutes mettent en question le corps. « La lumière triche, » argumente-t-il, « elle transforme l'espace et modifie la perception de la réalité. Elle influe sur les humeurs. »

En 2009, Jonathan O'Hear invente un partenaire absent pour *Musings*, duo solitaire de Foofwa d'Immobilité mettant en scène l'absence de Merce Cunningham. « Je voulais une ombre qui danse avec lui. J'ai imaginé un système matriciel, une grille de 48 projecteurs éclairant verticalement des zones de 1m². J'utilisais un système

de tracking vidéo pour modeler la lumière en temps réel, mais les mouvements gardaient un aspect mécanique et manquaient de fluidité et d'autonomie. » Il décide alors d'abandonner la caméra et de piloter en live sur une tablette graphique l'ombre et la lumière. La main prend le relais de la technologie arrivée à sa limite pour ne pas dénaturer les qualités de la lumière.

Présenter la lumière de scène pour qu'elle restitue le mouvement à elle seule, mettre à jour son statut de mémoire et sa matérialité, éprouver son autonomie, la confirmer comme œuvre ou sortir de l'ombre son auteur, l'exposition propose de multiples entrées. Pour le visiteur, il s'agit de quitter le regard et de constater qu'en exposant la lumière, c'est son corps qui entre en scène.

Avec le temps

Avec le temps...
Avec le temps, va, tout s'en va
On oublie le visage et l'on oublie la voix
Le cœur, quand ça bat plus,
c'est pas la peine d'aller
Chercher plus loin, faut laisser faire et c'est très bien

Avec le temps...
Avec le temps, va, tout s'en va
L'autre qu'on adorait, qu'on cherchait sous la pluie
L'autre qu'on devinait au détour d'un regard
Entre les mots, entre les lignes et sous le fard
D'un serment maquillé qui s'en va faire sa nuit
Avec le temps tout s'évanouit

Avec le temps...
Avec le temps, va, tout s'en va
Même les plus chouettes souv'nirs
ça t'as une de ces gueules
A la gal'rie j'arfouille dans les rayons d'la mort
Le samedi soir quand la tendresse s'en va toute seule

Avec le temps...
Avec le temps, va, tout s'en va
L'autre à qui l'on croyait pour un rhume,
pour un rien
L'autre à qui l'on donnait du vent et des bijoux
Pour qui l'on eût vendu son âme pour quelques sous
Devant quoi l'on s'entraînait
comme traînent les chiens
Avec le temps, va, tout va bien

Avec le temps...
Avec le temps, va, tout s'en va
On oublie les passions et l'on oublie les voix
Qui vous disaient tout bas
les mots des pauvres gens
Ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid

Avec le temps...
Avec le temps, va, tout s'en va
Et l'on se sent blanchi comme un cheval fourbu
Et l'on se sent glacé dans un lit de hasard
Et l'on se sent tout seul peut-être mais peinard
Et l'on se sent floué par les années perdues
Alors vraiment... avec le temps... on n'aime plus

La Vie d'artiste

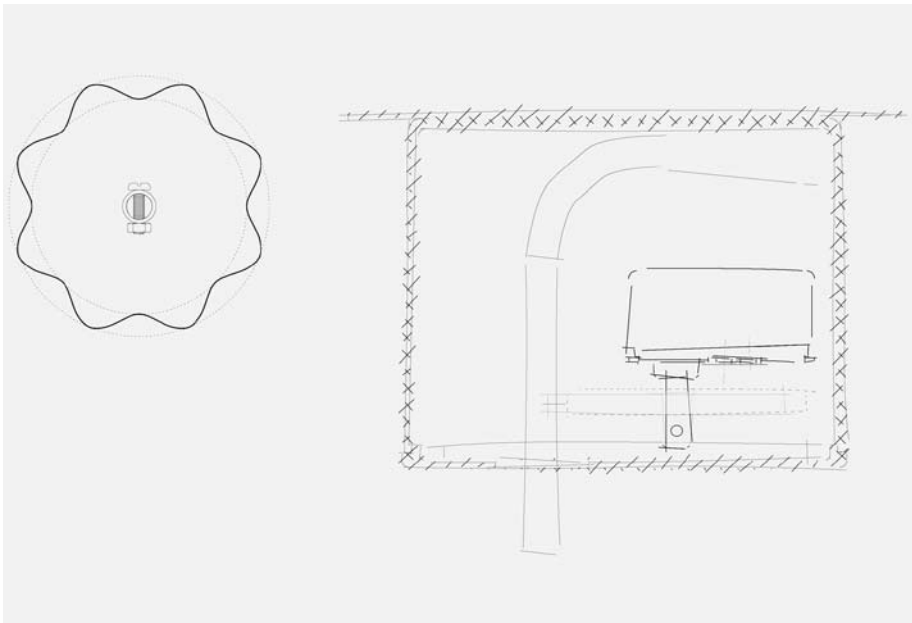
Je t'ai rencontrée par hasard,
Ici, ailleurs ou autre part,
Il se peut que tu t'en souviennes.
Sans se connaître on s'est aimés,
Et même si ce n'est pas vrai,
Il faut croire à l'histoire ancienne.
Je t'ai donné ce que j'avais
De quoi chanter, de quoi rêver.
Et tu croyais en ma bohème,
Mais si tu pensais à vingt ans
Qu'on peut vivre de l'air du temps,
Ton point de vue n'est plus le même.

Cette fameuse fin du mois
Qui depuis qu'on est toi et moi,
Nous revient sept fois par semaine
Et nos soirées sans cinéma,
Et mon succès qui ne vient pas,
Et notre pitance incertaine.
Tu vois je n'ai rien oublié
Dans ce bilan triste à pleurer
Qui constate notre faillite.
" Il te reste encore de beaux jours
Profites-en mon pauvre amour,
Les belles années passent vite."

Et maintenant tu vas partir,
Tous les deux nous allons vieillir
Chacun pour soi, comme c'est triste.
Tu peux remporter le phono,
Moi je conserve le piano,
Je continue ma vie d'artiste.
Plus tard sans trop savoir pourquoi
Un étranger, un maladroit,
Lisant mon nom sur une affiche
Te parlera de mes succès,
Mais un peu triste toi qui sais
«Tu lui diras que je m'en fiche...
que je m'en fiche...»

Léo Ferré

Daniel Demont est créateur lumière. La lumière est pour lui un élément à la fois artistique et physique qui se place comme composante majeure du dispositif de création. Par l'autonomie de son langage artistique, elle est capable de répondre au mouvement, de le prolonger ou de le précéder, de l'interrompre ou de le faire naître, de le transformer et de se jouer de lui. Outre de nombreuses directions techniques qu'il a assurées dans le spectacle vivant et l'événementiel, Daniel Demont s'est illustré dans la création lumière de nombreuses pièces chorégraphiques et théâtrales. Pour Gilles Jobin, il a créé les univers singuliers de *The Moebius Strip*, *Under Construction* ou encore *Spider Galaxies*. Collaborateur de longue date de La Ribot, il a travaillé à plusieurs de ses créations: *Oh! Sole!*, *Mas distinguidas*, *Still distinguished*, *40 espontáneos*, *Anna y las mas distinguidas*, *Panoramix*, ou encore pour l'installation vidéo *Despliegue*, ainsi qu'au film *Llámame mariachi* en tant que directeur de la photographie. Il a créé en outre les lumières des pièces des chorégraphes Fabienne Berger, Estelle Héritier, du performer Yann Marussich ou de la Cie 7273. Il a également œuvré pour le cinéma, comme assistant de la chef-opératrice Nurith Aviv entre autres sur le film *Jane B.* d'Agnès Varda, où il a appris à composer et à analyser les images comme des tableaux. Il est actuellement directeur technique au théâtre de l'Arsenic de Lausanne.



Spider Galaxy de Gilles Jobin, Daniel Demont, 2011
Croquis préparatoire de *No Comment*, Daniel Demont, 2013



No Comment, Daniel Demont, 2013

No Comment

Daniel Demont

Oh my ghost! Que sont nos fantômes de spectacles? Que reste-t-il de l'éphémère? Quelles images ou quelles sensations restent imprimées en nous et continuent de nous porter ou de nous construire?

Certains spectacles avec le temps se réduisent à un geste, un son, un espace. Parfois, ce souvenir est totalement troublé; un son était une lumière, un espace le mouvement d'un danseur. Ce trouble n'est pas un leurre, la confusion n'en est pas une. Les formes sur lesquelles je travaille portent en elles cette distorsion. Il y a parfois autant de danse dans le dialogue entre les médiums qui constituent un « état de plateau » que dans le mouvement du ou des danseurs. Les formes poétiques que j'affectionne font fi de toute stabilité hiérarchique. Cette pensée en acte est d'abord une poésie en acte dont l'articulation est le fruit d'une complexité sensible dans laquelle la lumière s'inscrit de manière plus ou moins volontaire, s'absente souvent pour revenir à des endroits incongrus, singuliers, anachroniques ou fusionnels.

La lumière se rêve, se conçoit, se fabrique et s'éprouve. Ces différentes étapes ne sont pas chronologiques. En faisant remonter les scories du souvenir de certains spectacles, ce sont toutes ces étapes qui se télescopent et se réorganisent pour reformuler de nouvelles hypothèses, de nouvelles sensations. Ces scories sont faites de textes, d'images, de croquis, de paroles échangées, de lieux de créations, de rencontres, de saisons, de temps, d'espace. Ces éléments hétérogènes sont un socle au travail. Après un temps,

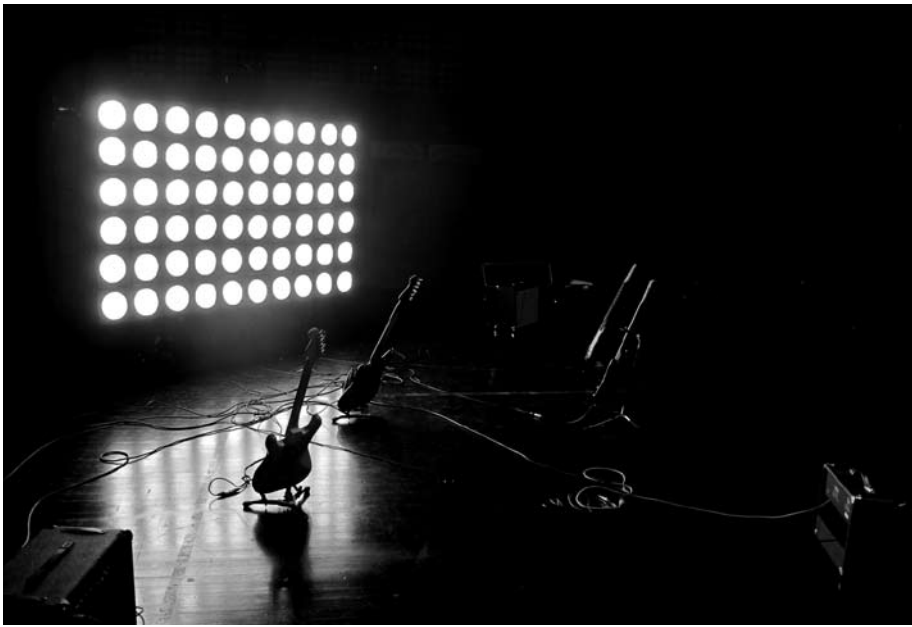
ce socle se fissure, les éléments flottent les uns à côté des autres, certains s'échappent, certains s'imposent, il suffit d'un événement pour en faire ressurgir tel autre. Mixé à la subjectivité du spectateur, ce millefeuille « chaotique » constitue la perception d'un spectacle. Naissance d'une instabilité permanente. Mes fantômes de spectacles seraient tout cela en même temps.

La technologie de l'enregistrement sonore et vidéo permet de sauvegarder des traces des spectacles qui sont elles-mêmes des interprétations alimentant la machine mémorielle et sensible. Elles peuvent porter en elles le chemin de l'élaboration de l'œuvre ou un état de celle-ci. J'ai puisé dans mes archives et expurgé ces images de spectacles. Je me suis rendu compte de la récurrence des questions de l'apparition et de la disparition, du corps, de l'espace et du temps, métaphores de la mémoire. De combien mon travail fait appel à la physicalité du spectateur, physicalité qui entre dans le corps par le regard en cherchant l'ouverture d'un espace poétique. Avec *Oh my ghost!* je cherche dans une logique immersive à provoquer cette ouverture.

L'apparition et la disparition sont au cœur du vivant. Le vivant est ici porté par le corps même du visiteur, immergé dans un dispositif où se télescopent extraits, fragments ou images subliminales. Mes fantômes alimenteront ceux des autres dans une danse de sabbat de la mémoire.

Créateur lumière, Yves Godin collabore depuis le début des années 90 aux projets de très nombreux chorégraphes, musiciens, artistes visuels. Sa démarche porte sur l'idée d'une lumière non dépendante de la danse, de la musique ou du texte mais qui puisse entrer en résonance avec les autres composantes de l'acte scénique, en travaillant autour de deux axes principaux : la perception de l'espace et du temps et le tissage de liens en réseaux, plus ou moins anachroniques avec les autres natures en présence (corps, sons, pensée, temps). Aujourd'hui, il collabore principalement avec Vincent Dupont et Boris Charmatz. Yves Godin a également créé des installations lumière pour le Domaine de Chamarande et pour l'ouverture du LiFE à St Nazaire en 2008, à la préfiguration du Musée de la danse en avril 2009 avec *Fiat Lux pour un garage Volkswagen* et participe à l'expo zéro du Musée de la danse au LiFE en 2009. Il développe depuis un projet autour d'installations performatives dans lesquelles il invite d'autres artistes à intervenir (*Point d'orgue, Opéra Ampérique, Jardin des leds.*)

Pour cette installation à la Villa Bernasconi, Yves Godin est assisté artistiquement et techniquement par Jacques Hoepffner, photographe, éclairagiste, vidéaste, enseignant, qui collabore depuis de nombreuses années avec d'autres artistes, notamment dans le champ du spectacle vivant (Cécile Proust, Rachid Ouramdane.)



Opéra ampérique, Yves Godin, 2011
Life light, Yves Godin, 2007



Life line, Yves Godin, 2009

Oh my ghost!

Yves Godin

C'est en lisant les ouvrages de philosophes, de peintres et de directeurs de photographie que je me suis intéressé à l'idée d'un langage de la lumière. Goethe, Johannes Itten et Henri Alekan ont en commun de traiter des différents niveaux d'interprétation des formes et des couleurs et de l'impact physiologique et psychologique qu'elles ont sur nous. Les pièces réalisées pour *Lumière(s)* mettent en exergue ce dialogue. Chacune est une expérimentation de ce langage, des différents niveaux d'interprétation que l'on peut percevoir face à une lumière donnée. Toutes présentent la lumière en privilégiant soit l'interprétation primordiale soit l'interprétation raisonnée.

La lumière a une forme d'expression immédiate, primordiale. Chacun est à la fois producteur et récepteur de cette lumière en permanence. Elle pénètre les êtres à travers les yeux, la peau, et émane de l'imaginaire et du subconscient. Elle prend vie à l'extérieur autant qu'à l'intérieur de soi et nous y sommes perméables dans les deux sens. Il existe une dimension universelle à cette lumière, une compréhension qui touche chaque être vivant de la même manière. Par elle préexiste un langage qui ne passe par aucun décodage intellectuel. On peut dès lors tenter d'exprimer les ressentis primitifs de l'être, de les ramener à un point où on peut à nouveau se souvenir qu'ils existent. Il s'agit d'être littéralement traversé par la lumière – comme on est figurativement traversé par un sentiment – et rendre l'intérieur de soi perméable en se servant de la lumière comme médium.

La lumière s'exprime aussi dans une dimension intellectuelle, culturelle. Cette partie du langage existe en tant qu'objet qui produit la lumière et qu'objet produit par elle. On peut tenter d'exprimer des idées plus précises qui sont dépendantes de la culture et du raisonnement. Cette lumière-là crée une division entre l'objet et le regard. Nous passons le plus clair de notre temps dans ce mode de perception.

En juxtaposant ces deux niveaux et en leur donnant plus ou moins d'importance, j'explore la coexistence du raisonnement et du ressenti. Un parapluie, un écran, un aquarium interrogent la possibilité d'un langage qui les transcenderait et serait propre à la lumière.

un parapluie

Un parapluie équipé d'une ampoule. La lumière modifie la perception de l'objet et s'efface derrière la matière pour se dévoiler dans une expression immédiate.

un écran

L'image d'un téléviseur est altérée par un filtre. Fragmentée en formes géométriques de couleurs unies qui changent aléatoirement, elle donne un sens fugitif à la lumière qu'elle produit.

un aquarium

Une ampoule plongée dans l'eau produit des ondes de lumière dont le mouvement est généré par une pluie artificielle. A travers le filtre de l'eau, la lumière devient l'objet et se matérialise pour livrer une expression graphique d'un ressenti primordial.

Jonathan O'Hear se forme comme réalisateur à Vancouver dans les années 80 où il prend goût à manipuler la lumière, le son et la vidéo dans des contextes variés. Né en Angleterre, il grandit en Suisse et ailleurs en menant une vie relativement nomade jusqu'en 2007. Actuellement, il vit en Suisse où il travaille principalement en tant qu'éclairagiste de spectacles. Il s'intéresse aux limites imposées par l'utilisation de nouvelles technologies dans l'expression de la lumière. Il aime spécifiquement les soumettre à des interférences organiques dans l'idée que l'imperfection biologique peut transcender les limites de la technologie. Ses collaborations récentes incluent les chorégraphes Foofwa d'Immobilité, Marie-Caroline Hominal, Prisca Harsch et le sculpteur Martin Rautenstrauch. L'éclairagiste et le sculpteur, amis de longue date, partagent leurs approches dont la mise en commun se concrétise lors d'une performance à Flux Laboratory (2011), sur un spectacle de la cie Quivala (2012) et à la Villa Bernasconi avec « un parapluie » et « un caddy de golf » (2013).

Jonathan O'Hear donne aussi des workshops sur l'usage de la lumière en tant que langage scénique, soutenu par Pro Helvetia (Pays-Bas, Inde, Afrique du Sud et Mozambique.)



9 tubes a été créé pour le spectacle *Diffraction* de Cindy Van Acker. Genève. Neuf lignes blanches suspendues dans l'air noir de la scène se déplacent horizontalement. Le trajet d'une ampoule fixée sur un rail, tirée et poussée par un moteur. Le moteur contrôlé par un ordinateur, outil numérique, mathématique. Une contrainte: le rail – un tube en aluminium de sept mètres de long – un trajet, toujours le même. Trois paramètres contrôlables par tube fluorescent: la vitesse, la position et l'intensité lumineuse. Multipliés par neuf: vingt-sept commandes à envoyer à la machine simultanément ou individuellement. Une programmation complexe pour un mouvement simple qui donne une infinité de possibilités.

Difficulté de l'intégrer à la danse. Neuf lignes froides qui ne peuvent bouger que de gauche à droite et de droite à gauche se confrontent aux six danseurs, s'y comparent. La machine joue le rôle du septième interprète. Elle s'oppose à l'organicité d'un corps. L'œil du spectateur est parfois trop attiré par la lumière en mouvement. L'articulation entre la danse et le mouvement de la lumière devient cruciale et essentielle.

Pour une scène de la pièce *Diffraction*, j'ai programmé la machine d'après la partition des danseurs. A chaque interprète son tube fluo. Chaque mouvement est matérialisé sur la machine par un déplacement de la même temporalité. On peut reconnaître le mécanisme de la chorégraphie dans cet écran à neuf pixels. Dans une autre scène, une danseuse effectue une traversée de droite à gauche, dansant

lentement devant la machine. Les tubes la devancent de quelques centimètres, suivent chaque partie de son corps. Quand la machine joue cette séquence sans la danseuse, on peut voir sa silhouette apparaître en négatif sur l'extrémité des tubes. La lumière prend vie.

Geared tubes est une transposition de cette machine créée en 2011. Les rails sont refermés sur eux-mêmes pour s'adapter à la taille de l'espace. Ils n'ont pas besoin d'être programmés, ils sont seuls, sans danseur ou musique à suivre. Il ne reste plus que le mouvement perpétuel de la lumière.

Depuis 2001, Victor Roy travaille comme technicien de théâtre au sein de différentes structures genevoises. Sa vision de l'espace et de la lumière et son ingéniosité lui permettent de collaborer avec différents chorégraphes tels que Gilles Jobin en tant qu'assistant scénographe sur la création *Steak House* ou avec la Cie Greffe pour laquelle il travaille depuis 2008 en prenant en charge la direction technique et les réalisations scénographiques. En 2009, il est régisseur général sur la création *Sous l'œil d'Œdipe* de Joël Jouanneau à Avignon. En 2012 il cosigne le concept de l'exposition/installation *Score Conductor* avec Cindy Van Acker. Il travaille actuellement avec les chorégraphes La Ribot, avec laquelle il cosigne les scénographies de *PARAdistinguidas* et *EEEXEEECUUUUTIOOOONS !!!* et Marco Berrettini pour qui il réalise la création lumière et la scénographie de *I feel 2*.



Cette publication a été réalisée par
la Ville de Lancy dans le cadre de
l'exposition Lumière(s) présentée
à la Villa Bernasconi du 30 janvier
au 17 mars 2013, en partenariat
avec le Festival Antigél.

Crédits photo:

Daniel Demont, pages 8 et 9:
DR (page 8), Dylan Perrenoud (page 9)
Yves Godin, pages 12 et 13: DR
Jonathan O'Hear, pages 16 et 17:
Nathalie Ponlot
Victor Roy, pages 18 et 19:
Louise Roy

Design:
Schaffter Sahli

Impression:
Noir sur Noir



FESTIVAL
ANTIGEL

